



HAL
open science

Automatisation à la Japonaise

Christiane Barrier

► **To cite this version:**

Christiane Barrier. Automatisation à la Japonaise. Sociologie du Travail, 1983, 83 (1), pp.63-77.
hal-00979709

HAL Id: hal-00979709

<https://hal.science/hal-00979709>

Submitted on 24 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POIDS ET MESURES

Christiane Barrier-Lynn

Notes en marge
de celle de Jean Lojkin
à propos d'automatisation
à la japonaise

La première révolution fut la dévaluation du bras humain par la concurrence que lui fit la machine. La révolution industrielle moderne, de même, est destinée à dévaluer le cerveau humain... Bien entendu, tout comme le charpentier qualifié, le mécanicien professionnel et le bon couturier ont survécu en quelque mesure, à la première révolution industrielle, le savant éprouvé et l'administrateur capable pourront survivre à la seconde. Toutefois, si l'on suppose accomplie cette seconde révolution, l'être humain moyen de talent médiocre, ou moins encore, n'aura plus rien à vendre qui vaille l'argent que n'importe qui serait disposé à y mettre. La réponse évidemment, c'est qu'il nous faut une société fondée sur des valeurs humaines qui ne soient plus celles de l'achat et de la vente.

Norbert Wiener, 1948

La note de Jean Lojkin, *Crise et renouveau de la sociologie du travail*, (A propos du paradigme techniciste), parue dans le N° 2/82 de *Sociologie du Travail* (p. 192 à 206) appelle au moins deux ordres de remarques : sur le préambule théorique, sur les conclusions en forme de dessein politique¹.

De la page 194 à 201 (2^e alinéa), J. Lojkin a présenté un patchwork académique composé de bribes de Coriat, Boyer, Freyssenet, Y. Lucas, Jacot...

1. Je ne lis pour ainsi dire plus *Sociologie du Travail* puisque depuis bientôt dix ans tel n'est plus mon champ d'exploration. C'est tout à fait par hasard que j'ai regardé le N° 2/82 ; mais j'aurais éprouvé un sentiment de lâcheté en ne réagissant pas à l'histoire excessivement tronquée de la sociologie du travail qui semble en train de s'écrire et à la diffusion d'une interprétation de l'automatisation et de l'organisation du travail suivant le modèle japonais lourde de conséquences sociales négatives.

et même de G. Friedmann ; et à partir de là p. 201 un projet politique : celui même d'une fraction du CNPF d'importer le modèle japonais d'exploitation des salariés, assorti d'un conseil au mouvement ouvrier français que Lojkine estime trop purement défensif et qui, selon lui, devrait saisir les chances qu'offrent les craquements du taylorisme (cf. « automation et nouvelle division du travail, de nouvelles potentialités », p. 200 et suiv.), la nouvelle composition du capital (p. 202, p. 204) le projet d'implantation de relations de travail à la japonaise, pour intervenir dans « les critères de la rentabilité économique » (p. 203), et la stratégie des investissements.

Grâce à de nouveaux progrès de l'automation, nous ferions donc d'une pierre, deux coups : nous « japoniserions » les relations industrielles européennes, (seule voie pour sortir de la crise semble-t-il dire : « on peut se demander si le capitalisme occidental a véritablement le choix », p. 202, 2^e alinéa, art en question — mais ce que cela signifie dans l'imagination de Lojkine et dans la réalité ne semble pas la même chose), et nous instaurerions une autogestion qui peut-être donnerait « son véritable sens au mot autogestion ». (Phrase ultime de l'article).

En cela consisterait le deuxième renouveau de la sociologie que Lojkine propose pour les années 1980, (le premier datant de 1970).

Soulignons bien que ce « renouveau » (?) est bien plus de l'ordre de la praxis, de la norme, que de ce qu'il est convenu d'appeler l'analyse sociologique scientifique et objective.

De ce dernier point de vue le « programme » de Lojkine ne va pas sans rappeler le « syndicalisme gestionnaire » de la typologie des nouvelles formes de syndicalisme élaborée par Claude Durand¹, ou même celui préconisé par Serge Mallet. (Nuance à souligner : chez Durand, le « syndicalisme gestionnaire », pas plus que les autres formes de syndicalisme, ne se présentait comme un conseil d'orientation donné par un intellectuel au mouvement ouvrier ; il était constat après enquête ; ce qu'il n'est pas chez Lojkine).

En fait de « renouveau », nous sommes donc plusieurs à nous demander dans quelle mesure la sociologie du travail ne tourne pas en rond, et si nous ne revenons pas plutôt à peu près au point zéro de la sociologie empirique du travail des années 1960 ou même 1955². L'évanouissement des exigences méthodolo-

1. Claude Durand, *Conscience ouvrière et action syndicale*, Paris, La Haye. Mouton, 1971, 258 p.

2. Quelques travaux caractéristiques de cette période :

— Dofny J., Durand C., Reynaud J.-D. et Touraine A., *Les ouvriers et le progrès technique*, Paris, Armand Colin, coll. Sciences Sociales du travail, 1966 ; étude réalisée en 1955-1956. (A cette époque les délais d'éditions étaient très longs. Le genre était nouveau et paraissait peu vendable. Peu d'éditeurs ont pris le risque de s'y engager, et il a été difficile de les convaincre).

— Durand C., Prestat C. et Willener A., *Travail Salaires. Production*. Paris Mouton, 1971, (étude réalisée en 1957-1958).

— Barbichon G., Moscovici S., *Modernisation des mines conversion des mineurs, Étude sur les conséquences psychologiques et sociales de la modernisation dans les charbonnages du Centre-Midi* in *Revue du Travail*, juillet-septembre 1962, 201 p.

— Moscovici S., *Reconversion industrielle et changements sociaux. Un exemple : la chapellerie dans l'Aude*. Préface de Frédéric Simon. Paris, Armand Colin, Cahiers de la Fondation des Sciences Politiques, n° 112, 1961, 322 p.

— Bibliographie critique réalisée par Durand C., Pecaut D., Touraine A. et Willener A., *Les travailleurs et le changement technique*, Paris OCDE, 1966, 187 p. Durant cette même période, les demandes, et entre autres, celles de l'OCDE, étaient

giques et épistémologiques chez beaucoup de sociologues du travail après 1968, la légèreté de nombre d'enquêtes sur le terrain, le manque de cumulativité des travaux, constitueraient des indices suffisants pour justifier cette hypothèse.

I. SUR LE PRÉAMBULE ACADÉMIQUE

Le lien entre le bouquet de brins de citations et le projet politique ambigu dont Lojkin se fait l'avocat n'étant pas apparent, nous pourrions éviter le débat universitaire. J'extraierai cependant deux idées-force de l'essai de rétrospective des recherches présentée par J. Lojkin pour les discuter : l'étiquetage de tous les sociologues du travail — à l'exception de G. Friedmann ! — sous la rubrique du déterminisme simpliste, et la tentative — plus utile et plus intéressante — de percevoir le sens de l'évolution de l'automatisme, son principe. L'histoire des idées, aussi bien que l'aperception des horizons futurs, s'en trouveront, je l'espère, plus claires et plus exactes.

1. Déterminisme ?

D'après Lojkin, tous les sociologues du travail l'ayant précédé — moins G. Friedmann estimé plus subtil — auraient pensé suivant des schémas déterministes. Ceux d'avant 1970 auraient pratiqué « le déterminisme technologique », et ceux venus après : « le retournement du paradigme techniciste », c'est-à-dire « le déterminisme par le capital ». (Dans la mesure où cette simplification serait réellement fondée, ce serait blanc bonnet et bonnet blanc puisque l'investissement est une condition importante du progrès technique et celui-ci constitue un objectif majeur de l'investissement). Et tous ces sociologues auraient « limité le champ de la sociologie du travail depuis trente ans à un face à face entre technologie et organisation du travail » (Lojkin, art. en question, p. 193, 1^{er} alinéa).

Le schématisme peut être éclairant, mais poussé à l'extrême, il devient caricature ou imposture !

Tout en convenant des limites du renouveau de la sociologie du travail d'après 1968, Lojkin ne dresse sa rétrospective qu'avec des travaux postérieurs à 1971 — exception faite d'allusions à G. Friedman, et d'une autre... imperceptible à P. Naville dont le nom est collé pour la postérité à celui de G. Friedman, comme un Siamois à son frère, à cause du *Traité*, alors que le rappel de la polémique qui a opposé ces deux hommes serait beaucoup plus fertile.

Je laisse à la « génération 1970 » la liberté de se prononcer sur son « déterminisme par le capital ». J'entreprends de plaider contre la caricature des travaux des années 1960, accréditée à deux reprises au moins par cette revue même¹, en me référant largement et pour l'essentiel aux interprétations non

formulées en termes de conséquences sociales du changement technique. Dès cette date, les auteurs avaient répondu en montrant que le changement technique était agi par des acteurs, et avaient cassé « le paradigme techniciste ».

Si d'autres auteurs, et ils sont nombreux, ne sont pas cités ici, (j'appartiens à leur catégorie, je crois), qu'ils veuillent bien m'excuser. Ils se retrouveront dans cette bibliographie ou dans celle des *Cahiers d'Étude de l'Automatisme*, mentionnée plus loin.

1. Cf. *Sociologie du Travail*, n° spécial 1/80.

dépassées et non contredites du pionnier et éponyme de l'approche sociologique de l'automatisme en France, Pierre Naville.

• Aucune forme de raisonnement n'aura été plus éloignée du causalisme sommaire que la logique très subtile qui a fait l'originalité de la démarche de P. Naville, dont les travaux pèsent pourtant très lourd dans la balance de la sociologie contemporaine.

Pierre Naville lisait et étudiait les logiciens de haut vol — au rang desquels il plaçait les philosophes hindous, Aristote ... Il recourait à leurs schémas pour essayer d'appréhender les articulations très complexes du réel. Entre l'aléatoire et l'absolument déterminé, il y a place pour une myriade de structures logiques de toutes natures, et dans nos domaines, surtout probabilistes.

Porter sans nuance le diagnostic de déterminisme sur une période dominée par la recherche de structures logiques — diachroniques aussi bien que synchroniques — ne serait-ce pas tout simplement refuser l'attitude scientifique ou n'y rien comprendre ?

Lojkin se présente à nous comme découvrant les potentialités contradictoires de l'automatisme. Mais il y a vingt ans et vingt-cinq ans, la problématique de Naville était par excellence celle des *potentialités multiples et contradictoires* — et *dramatiquement contradictoires* — de l'automatisme¹. (Les « incidences contradictoires de l'automatisme » est, par exemple, une expression fréquente dans la langue navillienne de 1960-1963). Et Naville pressentait qu'une fois le mouvement de l'automatisme mis en branle, il allait se développer avec une *violence de typhon* balayant tout un monde.

Mais sa problématique a été beaucoup d'autres choses encore. Elle ne s'est pas limitée à la démonstration des ambivalences du phénomène déclenché, elle a été aussi recherche des interrelations très nombreuses et difficilement saisissables entre les rapports sociaux, économiques, et les inventions scientifiques, techniques :

« L'aspect social et économique de l'automatisme ne peut être envisagé directement à partir de ses simples conditions techniques de mise en œuvre, pas plus que le contexte social de l'expansion de l'énergie thermique et électrique ne pouvait s'éclairer de la seule considération scientifique et technique des machines à vapeur et des moteurs électriques. Il ne peut l'être qu'en connexion avec la structure économique et sociale préexistante dans laquelle se développent la production et la gestion automatisées. Par exemple la production automatique de pétrole raffiné ou des pièces d'automobiles peut ne pas avoir les mêmes incidences sociales aux USA, en URSS, en France et aux Indes ; les conditions, la structure et le niveau du système économique différent trop de l'un à l'autre. Pourtant, les normes techniques de cette production pourront être identiques.

Il est cependant exact que l'automatisme, comme *principe* technique, a par lui-même des incidences plus étendues que d'autres formes anté-

1. Dans les analyses factuelles que nous avons rassemblées, il était patent que, dans ses formes concrètes et réalisées, et même en l'absence de passage à l'offensive des syndicats, l'automatisme n'avait jamais de suites simples :

- ici elle était suivie de compression des effectifs, là de leur stabilisation,
- ici elle déqualifiait les travailleurs, là elle en exigeait de plus qualifiés,
- ici elle augmentait la polyvalence d'emplois, et là non.

rieures des progrès de la mécanisation : c'est qu'il ne s'applique pas seulement à des opérations matérielles, à des processus de fabrication proprement dits ; il commande aussi des systèmes de communication et de gestion. De la sorte, l'automatisme, une fois qu'il pénètre sous sa forme évoluée dans toute la vie économique et sociale, intègre ou articule, selon certaines séquences logiques et continuités bien déterminées, des ensembles de faits qui atteignent de proche en proche toute la société et lui impriment ainsi une nouvelle figure d'ensemble.

Mais cette extension des « applications » de l'automatisme, l'intégration que permet celui-ci de phases apparemment disparates des circuits économiques et sociaux, ne sont elles-mêmes possibles que parce que la structure économique et sociale préexistante s'y prête, et même y tend. Il n'y aurait pas d'automatisme généralisé sans monopoles et oligopoles, sans marchés protégés, sans centralisation des transports, sans production de masse, sans garanties étatiques, sans investissements massifs et profits correspondants. Bref, l'automatisme de la production de biens et de services apparaît comme la forme technique généralisée d'un certain niveau de la civilisation, inséparable de celui-ci. Ce n'est pas le coup de dé du génie technique ou de la pensée scientifique. C'est le fruit inévitable d'une longue évolution, mûri à la saison venue. Sinon on ne comprendrait pas pourquoi l'automation est si récente alors que ses conceptions originales sont si anciennes.

Affirmer que le principe de l'automation va dominer toute la vie industrielle n'implique pas du même coup la disparition totale des formes traditionnelles de la production. Mais ce principe postule la subordination de celles-ci...

...Son pouvoir se fera donc sentir partout en cascade. Lui assigner des effets sur 8, 10, ou 20 % des travailleurs, ou sur une fraction déterminée de la production, en volume ou en valeur, n'a pas grand sens. Ce qui compte à l'échelle sociale, c'est son rôle directeur.

...Aussi bien, c'est plutôt du côté des travailleurs que se font jour des inquiétudes... ».

(P. Naville, *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail et de l'automation*, Paris, NRF, Gallimard, 1963, 200 p. citation : cf. p. 47 à 49).

Mais relisez plutôt vous-même *Vers l'automatisme social ?* — ou l'œuvre complète de Naville. Si j'entreprenais d'en présenter trop d'extraits ou de tenter de la résumer, d'aucuns se croiraient dispensés d'y retourner — ou aller voir — et perdraient par surcroît les harmoniques qu'un talent aussi diversifié et une culture aussi encyclopédique que ceux de leur auteur ajoutent à la réflexion et à l'expression scientifiques.

Non, réduire « les limites originelles de la sociologie du travail depuis trente ans à un simple face à face entre technologie et organisation du travail » (Lojkin, art. en question, p. 193), c'est par trop simpliste et trop caricatural.

• Il y a eu d'autres face à face : entre organisation de l'entreprise et stratégies syndicales, par exemple, dans l'équipe de J. D. Reynaud. Il y a eu aussi l'étude de relations « en triangles » et « en cubes », puisque beaucoup d'entre nous ont essayé de mesurer l'interaction de variables multiples, leurs corrélations conditionnelles, etc... Voir les travaux de Claude Durand et son équipe.

Pour ma part, j'ai essayé, entre autres choses, d'explorer le triangle division du travail, projet socio professionnel, conflits, peu avant 1968.

Et chemin faisant, j'ai redécouvert l'importance des notions de *rapports de force* (pour laquelle j'avais proposé des indicateurs de mesure, et des jalons pour une théorie de leur évolution), de *combativité*, de « *climats* » fluctuants (« chauds » ou « froids », ou « de révolte » et « d'allure de croisière »), dans lesquels naissent puis s'évanouissent les mouvements revendicatifs ou contestataires ; notions centrales dans la pensée syndicale, mais que les sociologues croyaient avoir gagné à gommer, sans s'apercevoir toujours que par là même, l'histoire désertait leur univers. *J'ai observé comment les jours de révolte, l'outil peut se transformer en arme*. Et alors oui, *ce jour-là, être responsable de la régulation d'une centrale nucléaire, ce n'est plus équivalent du tout à être le conducteur d'une machine individuelle ou l'assembleur de pièces détachées*¹ ; pas plus que lâcher une bombe à neutrons serait équivalent à tirer un boulet.

En ce sens restrictif seulement, mais en ce sens certes, la « nouvelle classe ouvrière » demeure — malgré toutes les critiques que j'ai adressées à S. Mallet, et malgré la contre-épreuve que j'ai portée à sa thèse — plus qu'un mythe, n'en déplaise à Jean Lojkine.

• Les concepts tourainiens de « conscience ouvrière », « projet »², la fameuse « triade » de Touraine, qui ont profondément marqué la sociologie de la décennie 1960 : idées support du déterminisme ? ! N'insistons pas...

2. Principe de l'automatisme

• J'évoquais plus haut la polémique entre G. Friedman et P. Naville. Je note qu'elle n'est pas liquidée. Le courant actuel serait à dominante friedmanienne (misant sur les possibilités de recomposer les tâches, l'atelier, de supprimer le fossé entre le savoir de l'ouvrier et le savoir de l'ingénieur...). Et Lojkine, tout en privilégiant ce courant, tenterait un tout petit peu de nouer avec la pensée de P. Naville dans la mesure, et la simple mesure, où il fait état de la rupture entre principe du mécanisme et principe de l'automatisme. La parfaite compréhension de cette rupture devrait avoir pour suite logique celle même qu'elle a eue chez Naville, mais Lojkine s'arrête très vite en chemin. Serait-ce donc par peur qu'il jette une chappe de silence sur l'œuvre d'un précurseur ? Ou est-ce parce qu'il ne discerne pas avec assez de force la rigueur implacable du principe de l'automatisme, ses tendances asymptotiques, son rôle directeur dans la production et la gestion ?...

1. Christiane Barrier. *Progrès technique et luttes sociales. De l'hypothèse d'une fonction d'avant-garde des secteurs de pointe à celle de la turbulence des champs stratégiques*, Paris, 1972, 580 p. thèse de doctorat de recherche de 3^e cycle. Université René Descartes. Christiane Barrier, *Le combat ouvrier dans une entreprise de pointe*, Paris Éditions ouvrières collection relations sociales. 1975, 200 p.

2. Sur l'utilisation de la notion de projet, on pourrait revoir :

— R. Bassoul, P. Bernard et A. Touraine, « Retrait, conflit, participation » in *Sociologie du Travail*, oct.-déc. 1960.

— N. de Maupeou, *Les blousons bleus*, Paris, Armand Collin, Coll. Sciences Sociales du travail, 1968.

— C. et M. Durand, *De l'O.S. à l'ingénieur*, Paris, Éd. Ouvrières, 1971, 317 p.

— O. Ragazzi et A. Touraine, *Les ouvriers d'origine agricole*.

Sur l'utilisation de la « conscience ouvrière » :

— A. Touraine, *La conscience ouvrière*, Paris, Seuil, 1966, 397 p.

— C. Durand, *Conscience ouvrière et action syndicale*, 1971, 258 p.

A propos d'automation à la japonaise

Rappelons à nouveau : Pour G. Friedman, la tendance de l'automation c'était l'élargissement des tâches, la *recomposition* de l'atelier éclaté, la réhabilitation du savoir ouvrier¹.

Pour P. Naville, c'était *la suppression du travail humain*, quel qu'il soit (ce qui n'excluait pas dans les étapes intermédiaires — puisque l'automation progresse par palier — tous les aménagements, y compris les « friedmaniens », dont l'imagination humaine est capable, et dont nous avons eu l'occasion, dès 1960, d'observer une très large panoplie).

Je complète et développe le point de vue de Naville : ce n'est pas en limitant ses observations à ce qui se passe dans des entreprises en train d'automatiser leurs appareils que l'on pourra conclure sans erreur sur le nombre des suppressions et créations d'emplois entraînées par l'automation. Une entreprise qui automatise est, par définition, florissante. Les emplois qu'elle supprime devront souvent être recherchés chez ses concurrents devenus moins compétitifs. L'automatisation de nouvelles branches conduit au démantèlement de secteurs entiers de l'économie préexistante. Claude Durand me faisait remarquer hier que la nouvelle téléphonie a sonné le glas de l'ancienne. Mais cette concurrence est aussi transfrontière, comme dans le cas de la sidérurgie. Et comme beaucoup d'autres, les suites de décisions d'automation ne sont plus interprétables qu'à l'échelon mondial.

C'était donc en 1961, 1963 que Pierre Naville traitait des réductions d'effectifs, du chômage, des glissements de qualification, des transferts de main-d'œuvre, etc... *du drame social* qui allait se jouer autour de l'automation².

Mais cette suppression du travail humain apparaissait aussi riche de potentialités positives, puisque dans certaines conditions, elle peut être : suppression des rapports salariaux, de l'aliénation, ouverture à la jouissance. Tout dépend de nos capacités à supprimer dans le même temps les rapports marchands entre les hommes — (ou à les intensifier).

Et je renvoie à ses vues futuristes sur *l'autonomie* complète du système productif intégré, sur la société des appareils de production automatique fonctionnant face à la société humaine non active (ce qui ne veut pas dire oisive) : une société de robots concevrait, programmerait, produirait d'autres robots et dialoguerait avec une société humaine organisée par des rapports autres qu'économiques, libérée des tâches de la production et de la gestion³. Vision du très long terme qui permet de mieux interpréter les phases successives et n'apporte que plus de clairvoyance pour le diagnostic du court terme. Voir par exemple comment P. Naville présentait les changements structurels dans l'industrie (*Vers l'automatisme ?*, p. 65 et suiv.), la tendance à la suppression du travail

1. Naville rattachait ce genre d'interprétations à la permanence d'un courant proudhonien, courant que ses études sur l'URSS lui avaient fait rencontrer aussi, de manière tout à fait inattendue, dans cette autre partie du monde où « les machines n'ont que des vertus » quand et parce qu'elles appartiennent à l'État ; leur prolifération de même, pour la même raison et sous la même condition. Sa relecture de Marx l'avait conduit à des vues toutes différentes.

2. Cf. *Vers l'automatisme social*. Le chap. III est consacré au drame prévisible.

3. « L'apparition d'une société technique *autonome* (et non plus d'un simple « milieu ») superposée à la société humaine et commandée par elle en symbiose, dans des conditions encore largement imprévisibles, voilà la tendance à laquelle il paraît de plus en plus impossible de se soustraire, et qu'il importe au plus haut point de comprendre. » *Vers l'automatisme social ?*, p. 39.

à la chaîne, (p. 74), le changement de valeur du travail, (p. 55, 80 et suiv.), les métamorphoses du travail d'entretien (chap. v).

Naville ne promouvait certes pas l'éthique puritaine du travail dont les sociétés marchandes ont besoin.

Autre ligne d'horizon : l'automatisation accroît la part du capital fixe, nous disent les économistes. (Pierre Naville avait noté qu'à la raffinerie de Port-Jérôme, « les salaires sont considérés à l'heure actuelle comme un coût quasi-incompressible » (dans l'état actuel de la technique du raffinage) ; « La masse des salaires représente presque une constante. » S'ensuivaient des remarques sur la modification des notions de rendement et de productivité. *Vers l'automatisme social ?*, p. 24-25). Lojkin effleure le thème de la composition du capital à propos du dépassement du taylorisme (p. 202).

Dans une perspective économique aussi, le raisonnement par passage à la limite peut éclairer les points de vue sur les étapes intermédiaires : quand et si le processus d'automatisation de la gestion-production devient complet, élimine toutes les tâches humaines sans exception, la part du capital variable (des salaires) deviendra nulle. *Plus aucun salaire direct ne sera distribuable.* Si d'ici là, la totalité des salaires ne s'est pas transformée en salaires indirects ou si les rapports marchands entre les hommes n'ont pas été dépassés pour faire place à d'autres...

• La définition du principe de l'automatisme par « l'objectivation dans la machine de l'ensemble des fonctions logiques » (Lojkin, p. 194), me paraît inerte : un constat *a posteriori*. Celle qui la précède chez Naville : définition du principe de l'automatisme par l'*asservissement* des opérations en séquences, conduisant à l'*autonomie complète*, à l'intégration complète des systèmes techniques¹, nous dit sa dynamique interne ; elle est à la fois prédiction et attente de tous les imprévus puisque le principe de l'asservissement est aussi celui de la *spontanéité*. (Après coup, les enchaînements exécutés par une danseuse peuvent être analysés comme asservis).

« L'automatisme, cette formule du spontané » disait Naville.

1. « L'automatisme généralisé en longs cycles, cumulant une longue séquence d'opérations, entraîne en effet l'autonomie du système grâce à des dispositifs d'asservissement. Un cycle automatisé (qu'il s'agisse d'une fabrication comme celle des roulements à bille et des blocs-moteurs ou d'un traitement comme celui des huiles brutes donnant du pétrole) ne devient possible qu'à partir du moment où ses différentes phases peuvent se succéder de manière logique et autonome pour obtenir l'effet final recherché. Il faut donc que les opérations en séquence soient surveillées, mesurées, contrôlées et rectifiées sans intervention directe de la main de l'homme, c'est-à-dire qu'elles soient *asservies*.

Le principe de l'asservissement n'est assurément pas neuf. En fait l'usage de l'outil à main l'implique également... L'asservissement purement mécanique d'une série d'actions liées deviendrait vite intolérable par suite de l'imprécision croissante et du « jeu » dans l'enchaînement des différentes opérations.

La notion qui émerge ainsi des principes de l'automatisme et de l'asservissement est celle de l'information, systématisée par les cybernéticiens.

... Un point est acquis : sous le terme d'automatisation on peut désormais grouper de très nombreux phénomènes qui convergent vers une fin unique : concourir au *fonctionnement autonome* de cycles productifs complets et de *plus en plus étendus à très haut rendement*.

... On voit que *l'extension de l'automatisme va de pair avec l'exploitation de sources d'énergie (nucléaire, solaire, cosmique) dont l'usage est encore plein d'imprévus...* » (*Vers l'automatisme ?*, p. 37-38).

A propos d'automation à la japonaise

A son sommet, l'automatisme s'identifie au vivant (voir la sensorialité et et les névroses de certains systèmes cybernétiques). Pour la jaquette de *Le travail humain et l'automation*, Naville avait choisi la photographie d'une marée.... La société des robots de Naville déverserait gratuitement ses fruits à une humanité passée du stade de l'aliénation à celui de la jouissance. Elle remplirait une fonction comparable à celle de la nature primitive envers les sociétés de cueillette, elle serait en quelque sorte une Seconde Nature, quoique Nature-Artefact.

(Les noces de la nature et de l'artefact pourraient néanmoins se célébrer autrement que par l'évolution d'une Machine Productive superposée à une Nature indemne ou presque. C'est du moins ce que me semblent suggérer les métamorphoses simultanées de la chimie et de l'agronomie, le plan d'intégration et de reconversion de l'industrie chimique et de l'agriculture européennes basé sur l'analyse fine des éco-systèmes, qui a suivi, et qui semble acheminer vers une modification des systèmes naturels n'altérant pas leur capacité de reproduction).

Cette perspective merveilleuse découverte par P. Naville ne doit pas nous faire oublier les autres possibles, en particulier celle à l'antipode du devenir social suggéré par Naville, la hideuse, celle de la misère généralisée¹ si l'automation s'achève avant que les rapports marchands entre les hommes n'aient été détruits.

Qui a bien compris la dialectique navillienne s'abstiendra d'accélérer les progrès de l'automation avant de s'être assuré de ceux de la destruction des rapports d'exploitation. Or à l'époque présente...

3. Digressions

N'y a-t-il pas une contradiction fondamentale entre la logique de l'automation, logique de la suppression du travail humain, et la logique économique prétendant que dans des systèmes non-capitalistes, les dégagements de productivité dus à l'automation pourraient et devraient servir à créer des emplois (destinés à être robotisés à leur tour, ceux-ci, ou non ?...) ailleurs ... ?

Comment formuler les défis lancés par l'automation aux théoriciens de l'économie, sinon à partir de l'idée de l'urgence à distribuer une plus grande part des revenus du travail et des gains de productivité aux non actifs ? ...

A l'intention seulement de ceux qui acceptent de relativiser les bienfaits sociaux des progrès techniques, je me permettrai de rappeler quelques-unes des nombreuses critiques adressées à l'extension excessive des hautes technologies (c'est-à-dire, je crois, celles qui font un large usage d'automatismes sophistiqués). Barry Commoner² et divers économistes tels Mason Gaffney³, insistent,

1. La sociologie du travail a cru bon d'ignorer jusqu'ici les travaux sur les limites physiques de la croissance économique, la rareté du capital, la prise en considération de la croissance de l'entropie terrestre. Ils sont pourtant fondamentaux et compliquent singulièrement les perspectives évoquées plus haut. Un « renouveau » digne de ce nom pourrait se dessiner à la ligne de choc de ces deux cheminements de pensée.

2. Barry Commoner, *The poverty of power, Energy and the Economic Crisis*. A. Knopf, New York, 1976, 314 p.

3. M. Gaffney, « Full Employment and the Environment », in *Environmental Management : Economic and Social Dimensions*, ed. by G. F. Rohrlich, Ballinger Publishing Company, Cambridge, Massachusetts, 1976.

entre autres réserves, sur la faiblesse de leur coefficient d'emplois (très peu d'emplois fournis pour des investissements de plus en plus lourds).

Jean-Pierre Jallade¹ les a présentées comme le pôle qui attire et répartit les flux de population à travers le tamis scolaire ; le classement des individus dans la hiérarchie productive est gouverné par elles. Or il n'est pas moins rigide et définitif qu'il ne l'a été dans le passé, quoique déterminé par un autre processus de sélection (par le diplôme et non par la naissance). Il sera aussi difficile en effet à l'adolescent sortant aujourd'hui d'un LEP de devenir ingénieur de haut rang, qu'à un fils d'ouvrier de devenir hier patron. Aux tronçons étanches des filières éducatives, correspondraient des tronçons non moins étanches de la hiérarchie socio-professionnelle. Les hautes technologies entretiendraient donc des conditions défavorables à la mobilité individuelle, favorables à l'éclatement de l'économie et de la société...

Les nations qui les maîtrisent dominent les autres... etc...

4. Détails

a) *Machines-transfert*

J. Lojkine écrit : « dans les années cinquante, alors que les formes dominantes de l'automatisation (les machines transfert)... » (p. 195, 3^e alinéa).

En 1958, le nombre des machines-transfert installées en France s'évaluait entre 50 et 80 (il y en avait 9 à la RNUR en 1955). A la même date l'automatisme s'était diffusé *sous une forme beaucoup plus évoluée* dans l'industrie chimique, les raffineries, les transports, la production d'énergie. Naville expliquait les limites que rencontre l'automation dans l'industrie des solides. Le principe de l'automatisme s'épanouit plus aisément dans les industries de flux (traitement des gaz, liquides, pâtes...), dans les transports et communication, partout où l'intégration des séquences va de soi. D'où ses remarques sur la « *chimisation de l'industrie* »², (entendre : la généralisation du modèle de production des industries chimiques), et aussi sur la métamorphose de *la conception des outils* encore nécessaires aux industries mécaniques, les nouveaux mouvements impulsés aux pièces...

b) *Corrélation*

Lojkine écrit :

« Il n'y a pas de corrélation directe entre niveau technique et type d'organisation du travail ». (p. 193, 3^e alinéa).

Qu'est-ce donc qu'une corrélation indirecte ? Nous connaissons bien les variables intermédiaires de l'analyse multivariée, mais leur fonction logique n'est pas d'introduire par chaînon interposé, des corrélations là où il n'y en a pas.

1. J.-P. Jallade, *Emploi et chômage en Europe*, Paris, Economica, 1981, 275 p. Préface de Jacques Delors.

2. « L'outillage de production se conforme toujours davantage à l'état de matières traitées comme fluides, obtenu par des procédés thermiques, de pulvérisation, de décomposition chimique. La structure solide des produits n'est plus qu'un état final adapté à l'usage humain, mais de moins en moins essentiel aux procédés de fabrication ». (*Vers l'automatisme social ?*, p. 43).

Et puis, pour en finir avec « le paradigme techniciste », qui a jamais mesuré une corrélation entre par exemple une échelle de mesure des niveaux d'automatisation (ou des niveaux techniques) et une classification des formes de division ou d'organisation du travail ? Avec quel coefficient ? Quelle en est la valeur ? Le signe ? Le seuil de significativité ?

Vrai, le laxisme méthodologique de ces dernières années, loin de servir la rigueur théorique, n'a même pas servi celle du langage.

II. JAPON

Point de vue de Jean Lojkin : le patronat français hésiterait entre deux voies d'automatisation : « une voie américaine qui tablerait toujours sur une coupure accrue entre décision et exécution » et « une voie japonaise fondée sur une intégration des opérateurs à l'ensemble des choix de l'entreprise — *sans remettre en cause bien entendu la nature de ces choix* ». (p. 201) (c'est moi qui souligne), sur une « technologie du consensus » (*sic*, p. 201).

Parenthèse sur cette opposition entre les modèles américain et japonais d'automatisation de la production industrielle : divers Américains avec qui j'ai eu l'occasion de discuter et qui se rattachent à la sous-culture « de la Côte Pacifique », région qui entretient depuis longtemps des relations commerciales et culturelles intenses avec le Japon, et s'intéresse assez médiocrement à l'Europe, m'ont exposé un point de vue qui me paraît mériter considération, de la part de qui veut puiser ses inspirations dans l'Archipel nippon.

« Les Japonais, disent-ils, ont pris au sérieux les enseignements qu'ils sont venus chercher aux États-Unis, ou qu'ils ont trouvé chez eux au contact des occupants après la 2^e guerre mondiale. Ils en ont tiré pour leur économie des conséquences aussi rigoureuses que l'était leur discipline militaire. N'empêche que les recherches d'extrême pointe sur l'automatisme sont toujours le fait de compagnies américaines telles la *Silicon Valley*.

Le développement du Japon ne vous paraît si étonnant que parce que la moyenne des Européens sous-estime l'importance de l'aide américaine (à la mesure des destructions en vies humaines, équipements, biens...) dans la relance de l'économie nipponne, aide non moins importante que celle accordée à l'Europe.

Et d'autre part vous n'avez pas compris que vos jeunes cadres venus se former dans les universités américaines, ne se sont pas comportés, une fois de retour dans leur entreprise, comme les jeunes Japonais. Ces derniers n'ont pas sous-estimé les conseils des enseignants universitaires américains, des *think tanks* (Ford Foundation, Hudson Institute...), des groupes de prévision et de réflexion financés par des compagnies telles que Rand Corporation, General Motors, IBM... mais mis à l'abri de toute pression politique et économique. Les Européens pouvaient avoir accès aux conclusions de ces études, mais ils ont dû les prendre pour des jeux de salon ; les Japonais ont assimilé avec le plus grand soin ces conseils en matière de recherche, de robotisation, de management, d'investissements... et les ont appliqués à la perfection ».

Mais comment donc l'économie japonaise a-t-elle pu investir plus lourdement que celle des autres nations dans des installations automatisées pendant plus de vingt ans, demandé-je ?

« Parce qu'elle n'a eu à supporter pour ainsi dire aucune dépense militaire — comme la RFA —, aucune nouvelle guerre, me répondent mes interlocuteurs. L'Amérique, la première n'a pu appliquer aussi radicalement chez elle-même les conseils formulés par ses propres experts, à cause du poids de son effort militaire sur son économie, de la guerre du Vietnam en particulier..., poids beaucoup plus lourd que ne le pensent en général les Européens.

Et l'agressivité traditionnelle des élites japonaises s'est sublimée dans leurs activités commerciales.

Autre obstacle que n'ont pas rencontré les investisseurs japonais : l'opposition absolue du puissant syndicat de l'automobile américaine, par exemple, à toute tentative d'automatisation des outillages.

L'étonnement des Européens devant ce qu'ils prennent pour « le miracle japonais », leur engouement pour « la technologie du consensus » ne tient qu'à des méprises et à l'ignorance dédaigneuse où ils se sont complu longtemps vis-à-vis de l'Extrême-Orient. »

(Les œuvres littéraires chinoises, japonaises, indiennes... traduites en français, se comptent effectivement sur les doigts. Qui désire se pencher sur ces littératures doit recourir encore aux traductions américaines et anglaises).

Vues de l'Océan Pacifique, les performances japonaises apparaîtraient donc comme la fine fleur des enseignements américains destinés au monde industriel.

Mais Lojkine ayant prononcé une opposition discutable et non prouvée entre une voie japonaise d'automation et une voie américaine, il choisit la première sous le prétexte que la « technologie du consensus » vise (et le patronat français serait d'accord avec cette visée (?)) « une véritable intégration des ouvriers dans l'entreprise, grâce à un système de communication essentiellement ascendant ». (Lojkine, p. 201)¹. Et Lojkine de s'imaginer que le simulacre de consensus institué au Japon, donnerait, une fois transporté en France, des chances aux autogestionnaires... (A souligner que ces derniers auraient à se déterminer sans avoir droit aux informations descendantes) !

Mais... à propos du Japon, il se réfère *uniquement* à F. Ginsbourger qui, paraît-il, explique ainsi les « deux grands principes » (!) de la technologie du consensus : « généralisation des petits groupes de base... organisation d'un système de communication essentiellement ascendant visant à établir de bonnes relations dans toute la pyramide hiérarchique et à faire directement participer... » (Lojkine, p. 202).

Je traduis : réunissez en France les ouvriers en petits groupes dans les ateliers, à la cantine, etc... faites remonter les informations... et vous compenserez le handicap que représentent vingt ans de sous-investissements ou

1. Il serait utile de relire et commenter aujourd'hui ce que disait Naville des voies d'intégration des travailleurs à l'entreprise et à la société. (Voir *Vers l'automatisme social ?*, p. 206 et suiv.).

A propos d'automation à la japonaise

d'investissements maladroits dans les outillages industriels ! ... car le « consensus » conduit la base ouvrière à l'autogestion !...).

Mais qu'est-ce que Lojkin a compris du message de Francis Ginsbourger ? Je lis actuellement la préface que celui-ci vient de donner à la traduction d'un livre de Kamata Satoshi¹. Je voudrais la citer tout entière pour demander à Lojkin s'il rêve ou s'il veut se transformer en esclavagiste.

Revenant sur les missions du CNPF et la légende du consensus, F. Ginsbourger nous dit « le montage » artificiel du spectacle présenté aux « experts » étrangers, l'incapacité de ceux-ci à dépasser l'analyse du spectacle. Par exemple ils n'ont même pas pu s'apercevoir que lors des fameuses cérémonies du matin, les ouvriers japonais sont loin de chanter de bon cœur, « la plupart des hymnes d'entreprises sont d'ailleurs pré-enregistrés, chacun faisant du play-back en remuant les lèvres ». (*Japon*, p. 7).

Ils rapportent bévues, « truquages et omissions ».

Je citerai longuement car les lecteurs de *Sociologie du Travail* pourraient ne pas croire à de simples allusions :

« Les laudateurs français du miracle japonais ont passé une quinzaine de jours dans les grands hôtels, dans les grandes entreprises sélectionnées pour les besoins de la cause, au seul contact des interprètes et des managers occidentalisés. Ils en rapportent l'image d'un Japon uni comme un seul homme, et c'est au fond ce qui fait rêver le patronat français... *Le Japon réel est à mille lieues de ce triste folklore*², (p. 10-11).

... Il est une propagande moins primaire mais plus pernicieuse qui tend à attribuer les « succès japonais » à différents facteurs plus techniques : l'effort de recherche, la capacité d'innovation, l'informatique et la robotique, en particulier. Ce seraient les bons côtés du modèle et il n'est pas sans fasciner certains syndicalistes et hommes politiques de gauche français. Mais ce discours a plusieurs points communs avec le premier : des travailleurs il n'est jamais question, sinon pour faire parler des statistiques qui peuvent dire tout et son contraire. Et le postulat est dans les deux cas le même, la belle machine économique tournerait à plein régime, et le système donnerait au moins du travail à ses ouvriers.

*Or la modernité et la forte productivité n'ont jamais porté que sur un nombre limité de créneaux et de secteurs industriels : des îlots surdéveloppés émergent d'un paysage qui s'apparente, sous bien des aspects à celui d'un pays du tiers-monde*³. Cette canalisation de tout le dispositif économique vers les secteurs industriels de pointe s'est fait au prix d'un extraordinaire pompage du capital national... De plus, contrairement à ce que

1. Kamata Satoshi, *Japon : l'envers du miracle*, Paris, François Maspero, 1982. (Le titre en japonais est *Faillite*). Kamata Satoshi est né en 1938. Il a été apprenti, tourneur, ouvrier dans une petite imprimerie, licencié presque aussitôt parce que son patron a fait faillite (« C'est à partir de mon licenciement que j'ai découvert le monde... »). Il s'est inscrit à une université, et à partir de 1964, s'est mis « à voyager aux quatre coins du Japon, journaliste libre, écrivant des reportages sur les thèmes les plus divers : la pollution, les usines d'armement, les travailleurs de la campagne... ».

Il s'embauche comme travailleur saisonnier entre deux « voyages » à la dure et n'en rapporte pas les mêmes sons de cloche que les experts de luxe de leurs missions de luxe.

2. C'est moi qui souligne.

3. *Ibidem*.

l'on imagine, ce type de développement est menacé : il y a aujourd'hui crise au Japon... ».

(*Japon : l'envers du miracle*, p. 11)

« Ce qu'on sait moins, c'est l'empreinte des États-Unis dans tout le système de relations sociales qui fut mis en place dans les secteurs stratégiques...¹.

Trente-cinq ans après le « coup de pouce » américain, ces choix de développement se reflètent très concrètement dans les disparités de productivité, de statuts et de salaire des travailleurs japonais, et plus généralement dans ce que l'on a appelé une structure « duale » ... », (p. 12).

... « Dans ces conditions, point n'est besoin d'être expert pour percevoir le truquage qui consiste à parler de salaires et de conditions de travail comparables aux niveaux français, argument souvent avancé pour attribuer la compétitivité japonaise au haut niveau technologique et aux vertus du consensus. Quarante heures dans l'industrie japonaise ? C'est vrai si l'on considère l'horaire moyen de travail hebdomadaire des ouvriers masculins employés « à vie » dans les grandes entreprises en 1978, et à condition de bien préciser tous les éléments de cette définition... Salaire comparable ? C'est vrai, là encore, selon les mêmes critères de définition. Encore faut-il considérer ce que paie ce salaire... : les études, fort chères, des enfants..., les traites de la maison..., la subsistance des grands-parents..., les assurances et les livrets d'épargne... que les japonais contractent pour compenser la faiblesse des systèmes de protection sociale : maladies, accidents, retraites.

La surexploitation des travailleurs japonais, comparés à des travailleurs français, est évidente », (p. 13-14).

« Le taux de chômage, à en croire les statistiques, est resté toujours étonnamment faible, ne dépassant jamais 2,4 % » ... mais « il suffit de travailler une heure par semaine pour ne pas être considéré comme chômeur. Quant aux jeunes entrant sur le marché du travail, ils ne trouvent à s'employer qu'au prix d'un déclassement radical »... (p. 16-17).

« Des licenciements, certes, il n'y en a guère. Mais c'est toute une hiérarchie de moyens de coercition « à la japonaise » — le résultat doit apparaître comme le fruit d'un accord négocié — qui se révèle dans les mille et une façons de pousser les travailleurs à partir, à prendre leur retraite anticipée à soixante, cinquante ou quarante ans. Il y a le conseil bien intentionné : « Plutôt que de choisir un long chemin si pénible, ne serait-il pas mieux de choisir un autre chemin, qui vous conduise vers un meilleur avenir ? » la rumeur entretenue d'une faillite prochaine : « s'il y a faillite, je ne pourrai pas toucher un sou ; alors je me suis décidé à partir », l'appel à la démission des mauvais éléments, simple formalité puisque la liste des « démissionnaires » a déjà été arrêtée..., la menace ouverte enfin : « les ouvriers avaient jusqu'au 26 à midi pour émettre

1. Durant les 3 000 ans de son histoire, l'empire japonais n'avait jamais été occupé avant l'invasion américaine. Devant l'ampleur du désastre, le nombre d'hommes disparus... les survivants atterrés, par un paradoxe de l'histoire, n'ont trouvé de direction et d'espoir, pour recommencer à bâtir, qu'en regardant l'Étranger, pour la première fois débarqué chez eux. L'empreinte du vainqueur a été si forte qu'il a fait supprimer un quart des caractères de l'écriture kinji.

A propos d'automation à la japonaise

leur souhait de partir. Ceux qui ne le feraient pas seraient licenciés d'office ». (p. 20-21).

« Plus radicale encore est la faillite. Dans les petites et moyennes entreprises — quelque vingt mille d'entre elles disparaissent chaque année et il en renaît presque autant »...

« On peut aisément se représenter le profil de ces patrons de PME, dit Kamata, qui utilisent la faillite comme un instrument de régulation du personnel, comme s'ils ouvraient et refermaient une valve au moment opportun, et chaque fois rabaissaient les conditions de travail ». « Moyen pour le trust de saborder une filiale ou un sous-traitant dont les salaires sont élevés, de se débarrasser au passage de la section syndicale, de sélectionner les travailleurs que l'on réembauche sans les années d'ancienneté, la faillite apparaît bien souvent organisée et planifiée, et les trusts et les banques comme les véritables maîtres d'œuvre de la liquidation.

Licenciés ou pas, les travailleurs mis à la préretraite ou à la porte pour cause de faillite se retrouvent bel et bien au chômage ». (p. 21).

... « Rationalisation : le mot est lancé ! la bête noire du syndicalisme d'opposition. Mises à la retraite anticipée, faillites, baisse du pouvoir d'achat, extension de l'emploi précaire, régression des acquis de toutes sortes, chasse aux temps morts dans la production, intensification du travail et augmentation des horaires réels : la rationalisation, c'est cette lutte rampante contre les « positions des ouvriers »... ». (p. 22-23).

... « L'épuration et l'élimination des syndicats d'opposition, des éléments contestataires au sein de l'appareil syndical sont des conditions sine qua non de la rationalisation ». (p. 23).

« On ne peut comprendre l'étonnante adaptabilité du capitalisme japonais si l'on ne mesure pas le poids que pèsent les faillites et les pré-retraites dans son système de régulation : il y a là des facteurs tout aussi cruciaux que les directives du MITI ». (p. 24).

« Faillite : c'est le triste bilan que dressent de leur vie ces travailleurs de la « zone grise », trop jeunes pour la retraite et trop vieux pour retrouver du travail ». (p. 22).

... « Pendant trente ans, la course à la croissance, à la productivité, au progrès technique, à l'industrialisation et à l'urbanisation a été considérée comme une « donnée du moment »... La crise met en cause ces schémas ; ils ont failli. Faillite que symbolise la surproduction et le gâchis : « En fin de compte, ce que les ouvriers ont produit n'aura servi à rien. C'est absurde », dit un travailleur des chantiers navals. *Faillite d'une économie qui enlève leur travail aux ouvriers qui en ont fait la prospérité. Faillite d'une course à la productivité qui, bien souvent, n'a pas apporté le bien-être, mais la maladie, comme la « maladie des vibrations ».* (p. 25).

Et ce constat de faillite des schémas économiques qui ont tissé l'histoire des trente dernières années me semble mériter de s'appliquer bien au-delà du périmètre de l'archipel nippon... au monde entier.

Mais ce sont les schémas que la néo-sociologie du travail conseillerait d'appliquer chaque jour plus intensément et plus loin !... (Nous ne pourrions pas importer le simulacre de consensus sans le système d'exploitation qu'il recouvre, pas plus que l'on ne peut assimiler un élément technique sans sa culture d'origine).

Poids et mesures, Christiane Barrier-Lynn

III. SUR LES CONSEILS DES INTELLECTUELS AU MOUVEMENT OUVRIER

Les syndicalistes font ce qu'ils peuvent avec les moyens du bord, avec les niveaux de conscience, les niveaux de combativité de leur base, en ne prenant que les risques que celles-ci peut assumer.

Et, c'est supposer beaucoup d'héroïsme et de masochisme de la part de la classe ouvrière » que de lui demander de saisir comme une bonne aubaine pour elle la nouvelle offensive des dirigeants multinationaux et internationaux.

CONCLUSION

Au choix de chaque lecteur.

CHRISTIANE BARRIER-LYNN

*Laboratoire de Sociologie du Travail
et des Relations Professionnelles
CNRS-CNAM*

Une note de Pierre Rolle sur le même sujet nous est parvenue à la dernière minute. Elle figure à la fin de ce numéro.